

Tantôt vous nous peindrez toute une bourgade assemblée autour de son chef, le tomahawk en main, et faisant retentir son terrible chant de guerre. Et comme si leur âme féroce se dilatait par cet horrible chant, ils terminent par une danse, exercice ailleurs, d'amour et de plaisir. Chacun, volant à sa cabane, s'arme d'arcs, de flèches, de casse-têtes, et s'avance, le visage peint des couleurs les plus propres à effrayer, et en hurlant ainsi que des loups furieux. A peine ont-ils aperçu la troupe ennemie, qu'ils lancent une grêle de flèches; puis courant avec la rapidité de l'élan qui habite leurs forêts, les deux troupes se joignent corps à corps, une lutte sanglante s'engage, et sur ce champ de bataille, sur ces hommes ainsi aux prises, il ne plane qu'une seule et même pensée, une pensée de rage et de mort. Aussi leur fureur a-t-elle bientôt terminé ces combats; les plus faibles s'enfuient poursuivis par leurs vainqueurs, qui pensent n'avoir rien fait, s'ils ne prennent quelques guerriers vivants. Leur âme est rassasiée de vengeance, leurs corps doivent se rassasier de sang; ce n'est qu'alors qu'ils jouissent pleinement de leur victoire et poussent des cris de triomphe et de joie. Ils élèvent sur de longues perches, les chevelures des ennemis tués dans le combat; quelques-uns conduisent les prisonniers, en leur annonçant les tourmens qui les attendent. A leur approche les femmes et les enfants vont les féliciter de leur bravoure, et se hâtent de préparer les instrumens du festin qui doit terminer ce jour d'horreur.

Mais laissons ces révoltans tableaux. L'intelligence de l'homme si grande et pour ainsi dire, sans bornes, se trouve encore au-dessous de la barbarie de ces peuples. Décrivez-nous plutôt la douce tranquillité qui succède tout-à-coup à ces jours de vengeance. Déjà je vois s'élever au-dessus de ces bourgades, la fumée du *poagan*, ou calumet de paix, et ces Sauvages si féroces sur le champ de bataille, s'endorment dans une molle oisiveté. Si vous vous égarez dans ces bois inconnus, vous pouvez sans crainte, gagner leurs cabanes pauvres, mais hospitalières; toute leur haine s'est éteinte dans le sang qu'ils ont versé, et l'amitié seule règne sous leurs faibles toits d'écorce de bœuf. Les étrangers chez eux, sont appelés du nom de frères, et sont reçus comme des frères; on s'enivre le bonheur de les voir à sa table pour partager les fruits de la chasse. Vous nous direz leur amour filial, leur respect pour les cendres de leurs ayeux, lorsqu'un peuple entier ne veut point abandonner sa bourgade, parce que les os de ses pères ne sauraient se lever et le suivre sur la rive étrangère. Vous nous direz aussi leur fermeté dans les tourmens, leur mépris de la mort, et les dernières paroles du vieillard mourant: "que ne me laissais-je vivre plus longtemps, pour l'apprendre à mourir en homme," disait-il à l'ennemi qui, voulant abrégier ses tortures, lui porta le coup mortel.

Votre plume plus gracieuse, veut-elle nous peindre des émotions plus douces, des scènes d'amour? Nous n'irons plus, foulant aux pieds les tapis des boudoirs, troubler dans sa pose languoureuse, la jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, vêtue de soie, aspirant les parfums, et préparant des paroles flatteuses, mais bien souvent mensongères. Nous irons sur les bords du fleuve dont les ondes faiblement agitées par une brise légère, reflètent les rayons pourpres du soleil descendant à l'horizon. Sous vos pieds la verdure, au dessus de votre tête l'azur du ciel, la main sur votre cœur, et oubliant les sentimens fatigues des nations civilisées, vous évoquerez la fille des peuples qui jadis parcoururent ces rives, la pure et naïve algonquienne, au langage harmonieux. Vous nous la peindrez au sortir du bain, ses cheveux noirs, encore trempés par les eaux du fleuve, et la couvrant toute entière. Elle a reçu, pendant le jour, les présens de chasse des plus beaux guerriers de sa tribu, et cependant une tristesse vague, un désir ou un regret, a saisi son cœur; aucun de ces guerriers, trop occupés de la gloire des combats, n'a murmuré à son oreille le mot que son âme, vierge comme son corps,

attendait. Ses yeux noirs, si doux, si limpides, tournés vers le ciel, semblent y chercher ce qu'elle ne saurait trouver au milieu des siens, sur cette terre sauvage; vous nous direz le cri naïf de sa joie, lorsqu'elle aperçut, pour la première fois, l'Européen qui, bravant les tempêtes de l'Océan, avait abordé sur ces rivages. Oh! ton amour, jeune fille, qu'il sera beau, qu'il sera pur!

Je n'ai pu, messieurs, tracer que faiblement la route que nous devons suivre, si nous voulons avoir une littérature à nous, une littérature Canadienne; mais j'ose me flatter que vous voudrez bien suppléer vous-mêmes à ce qu'il pourrait y avoir d'insuffisant ou de défectueux dans cet essai. Je voulais indiquer le moyen que je pensais le plus propre à vaincre cette indifférence funeste qui, accueillant l'écrivain à son début, bien souvent lui faisait abandonner la carrière littéraire; je voulais lui faire entrevoir un horizon plus étendu, agrandir le cercle étroit qui devait jusqu'ici borner son ambition, et lui montrer le monde entier pour théâtre de sa gloire. Nous avons le bonheur de parler une langue que possèdent les personnes instruites de l'Europe presque entière; partout où parviendront la langue et la littérature françaises, nous pourrons espérer de voir notre œuvre y parvenir, sous l'égide de ses aînées. Et lorsque quelqu'un de nous plus favorisé du ciel, aura élevé quelque monument littéraire, digne d'être offert à notre ancienne patrie, comme le descendant d'Agar, l'Ismaélite séparé de sa famille, mais se rappelant son origine, il le présentera à la France, la priant d'ajouter ce fleuron à sa couronne littéraire.

Pour moi, messieurs, je m'estimerai heureux si j'ai pu laisser sur la route, quelques traces qui puissent aider dans leur marche d'autres voyageurs plus hardis.

L. A. OLIVIER.

Janvier, 1845.

L'Essai ci-dessus parlera pour lui-même. Il est peu de pays dont les souvenirs et les traditions offrent une mine plus féconde à l'historien et au littérateur, que le Canada. Le temps n'est pas loin où notre littérature devra prendre un caractère original et national. Personne encore n'a fait la peinture des mœurs des tribus sauvages qui peuplaient autrefois les bords du St. Laurent. Personne ne nous a dit les combats de nos pères avec ces Sauvages. Personne ne nous a dessiné cette grande figure du missionnaire français, qui apparaît, dans notre histoire, comme le Dieu tutélaire de la Nouvelle-France et de ses premiers établissemens. Quel vaste champ pour notre intelligence, et notre imagination surtout, que les travaux, les sacrifices, les souffrances, et le courage de ces apôtres de l'Evangile! Véritables chevaliers "sans peur et sans reproches," dont l'existence est presque fabuleuse, tant ils avaient d'héroïsme et de vertus.

Discours

PRONONCÉ DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, JEUDI, LE 16 DE JANVIER COURANT, PAR M. A. G. LAJOIE ETUDIANT EN DROIT.

M. le Président et Messieurs,

Je viens défendre ici la grande cause des lettres, je viens défendre la cause de notre Société, la cause de nos ancêtres, celle de notre pays, je viens soutenir ici l'opinion constante et universelle des hommes depuis plus de trente siècles, et celle encore du monde présent; je viens essayer, avec mes faibles moyens, de faire rejeter des paradoxes et des sophismes qui

n'ont rien de sérieux, à la vérité, mais qui s'attaquent à une cause respectable, et partant requièrent de l'attention de la part de celui qui défend la vérité. Je sais combien est grande la responsabilité de ma tâche. Les paradoxes, portant avec eux un air de nouveauté, frappent ordinairement l'esprit, éblouissent et séduisent ceux qui ne s'y attendent point, au lieu que la vérité est si ancienne, les axiomes sont si vieux, si usés, qu'on n'en fait aucun cas; ce qui fait qu'une cause excellente en elle-même, perd quelquefois son éclat, lorsqu'elle est combattue par des parleurs habiles et que la beauté du style met à couvert l'impuissance des raisons. Il faut donc que nos auditeurs pèsent avec sang-froid, et d'une manière impartiale et judicieuse, les argumens de part et d'autre; qu'ils ne prennent pas une plaisanterie pour un dilemme, ni un bon mot pour un raisonnement grave; que l'attrait de la nouveauté ne les fasse pas tomber dans son piège, mais qu'au contraire ils apprécient les vieux principes, les jugemens basés sur l'expérience et sanctionnés par le respect et la vénération des peuples. C'est dans cette conviction, Messieurs, que je vous exposerai succinctement les avantages intrinsèques des lettres, après quoi je prouverai que malgré l'abus que les hommes ont fait des lettres, elles ont encore produit plus de bien que de mal.

Première partie.

Les lettres sont-elles utiles ou nuisibles à la Société? voilà la question telle qu'acceptée par les contestans des deux parts: je soutiens l'affirmative, et je vais montrer tout de suite, sans autre préambule, l'utilité des lettres considérées en elles-mêmes, c'est-à-dire, d'après la destination qui leur a été assignée primitivement par le premier législateur, indépendamment des passions qui les mettent en jeu.

Messieurs, si l'on approfondit le cœur humain, si l'on examine ses replis et ses penchans, si l'on scrute habilement ses actes extérieurs; ou si, portant ses vues plus loin, on regarde attentivement au but unique et général vers lequel tendent toutes les actions de la masse des hommes, les actions de la Société, on voit clairement qu'il n'y a qu'une seule chose, sur la terre, qu'un seul but qui renferme tous les autres, et auquel tout se rapporte; je veux dire le bonheur; le bonheur! oui, voilà le grand mot, le mot éternel de toutes les langues, voilà ce que tous les hommes cherchent, voilà ce que vous cherchez, c'est notre fin dernière à tous. Mais qu'est ce qui influe principalement sur ce bonheur individuel ou général? C'est la perfection de l'âme, la raison humaine, c'est la vie, les mœurs publiques, la religion et le Gouvernement: toutes choses sur lesquelles influent, à leur tour, et d'une manière considérable, les sciences ou les lettres, comme nous le prouverons en peu de mots.

Mais, avant tout, je suppose que nos adversaires conviennent tous, que le bonheur repose en ce que nous venons de dire, puisque l'âme étant, suivant une expression poétique, un rayon détaché du foyer divin, susceptible de perfection, doit acquérir le bonheur, en raison de cette perfection, en raison de ses progrès, et de son analogie avec celui qui l'a formée; puisque la vie est, sans contredit, le bien le plus cher à l'homme, à le considérer dans son état naturel; puisque des mœurs dures et féroces rendent essentiellement un peuple malheureux, portant avec elles les cruautés, les injustices et l'esprit de vengeance; puisqu'il faut à l'homme des principes religieux, qu'il faut qu'il craigne un être qui peut tout, sans quoi il ne peut être qu'un mauvais citoyen, sacrifiant sa patrie pour un vil métal, qu'un mauvais père, qu'un mauvais époux, qu'un homme qui avalera l'iniquité comme l'eau, puisque tous les hommes s'accordent à dire que sans la religion la Société n'est qu'un enfer; puis qu'enfin de bonnes lois favorisent la liberté, et que personne n'osera dire que la liberté ne soit pas un bien, puisque le Créateur n'a pas cru pouvoir donner un plus grand bien à sa créature que de la placer libre sur la terre. Cela posé, je dis:

1°. Que les lettres perfectionnent la raison. Les